

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Richard FOLTZ, *L'Iran, creuset des religions : de la préhistoire à la République islamique*.
Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Études iraniennes »), 2007, 170 p.

par André Couture

Laval théologique et philosophique, vol. 64, n° 3, 2008, p. 826-827.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/037705ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Richard FOLTZ, **L'Iran, creuset des religions : de la préhistoire à la République islamique**. Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Études iraniennes »), 2007, 170 p.

La lecture de ce livre exige une certaine conversion. On s'est habitué à imaginer que le « berceau des religions » devait se situer au Proche-Orient ou en Asie du Sud, alors que l'auteur accumule les arguments qui donnent à penser que la contribution des Iraniens en ce domaine en est une de premier plan (p. xvii).

Il est un peu ironique de penser que, pendant plus de deux millénaires, l'Iran fut une puissance aussi formidable que les États-Unis d'aujourd'hui, que la Grande-Bretagne et la France au dix-neuvième siècle, et même que l'Empire romain il y a deux mille ans. Dans une grande partie du monde asiatique, l'Iran représenta longtemps la « culture civilisatrice » par excellence, dont les normes, les valeurs, les habitudes et les interprétations furent adoptées — par des Turcs, des Arabes, des Indiens et beaucoup d'autres peuples (p. 1).

Divisé en neuf chapitres portant respectivement sur (1) les origines des religions iraniennes ; (2) le zoroastrisme ; (3) le judaïsme ; (4) le bouddhisme ; (5) le christianisme ; (6) les traditions gnostiques ; (7) l'islam ; (8) le mouvement babiste et la foi baha'ie ; et (9) les religions en Iran aujourd'hui, ce livre couvre toute l'histoire religieuse extrêmement diversifiée de l'Iran et cherche à faire le bilan des études scientifiques réalisées jusqu'ici. L'auteur nous convainc aisément de la capacité d'invention dont cette civilisation a fait preuve. On trouvera par exemple en p. 34 une liste des idées religieuses qui semblent avoir été inventées dans ce pays avant d'être reprises par diverses traditions religieuses. On y compte le monothéisme (voir aussi p. 20), la résurrection corporelle (aussi p. 21), les anges, l'attente d'un sauveur ; également l'auréole, l'envoi de missionnaires, une éthique basée sur le choix moral de l'individu (p. 38).

Ce livre n'est évidemment pas dénué d'un parti pris nettement exprimé, et je n'y trouve pour ma part rien à redire. Je m'étonne cependant que l'auteur déplore l'absence d'une « histoire objective du christianisme oriental » (p. 61). Sans doute voulait-il parler d'une histoire qui explicite davantage le rôle important qu'ont joué l'Iran et le christianisme iranien en ce domaine, et alors que je ne peux qu'être d'accord. Le titre du chapitre traitant des traditions gnostiques aurait pu être plus explicite : il traite surtout du mandéisme et du manichéisme, des traditions que la recherche actuelle ne classe ordinairement plus sous cette rubrique.

L'avant-propos explique que ce livre est « une révision à la française » d'un livre d'abord paru en anglais sous le titre *Spirituality in the Land of the Noble : How Iran Shaped the World's Religions* (Oxford, Oneworld Publications, 2004), puis en arabe à Beyrouth en 2006 (version légèrement censurée). Richard Foltz est en effet professeur associé au Département des sciences de la religion de l'Université Concordia de Montréal depuis 2006. La présente édition se lit très bien, avec quelques rares coquilles. Une carte de l'Iran et de ses voisins au VI^e siècle (sans doute, de notre ère) placée au début du livre s'avère fort utile ; d'autres cartes pour d'autres périodes auraient été les bienvenues. Le livre se termine par un glossaire, une bibliographie et un index. Les ouvrages en langue française ont été regroupés à la fin de la bibliographie. Il aurait toutefois été facile de fournir au lecteur francophone une bibliographie plus complète et susceptible de l'aider davantage à découvrir cet immense pays. Par exemple, Jacques Duchesne-Guillemin a écrit un gros article sur « L'Iran antique et Zoroastre » dans *l'Histoire des religions* I dirigée par H.-C. Puech (Paris, Gallimard, 1970), suivi d'un autre article sur « L'Église sassanide et le mazdéisme » dans le tome II du même ouvrage, des textes plus accessibles que les deux ouvrages cités. Son *Ormazd et Ahriman. L'aventure dualiste dans l'Antiquité* (Paris, PUF, 1953), bien qu'épuisé, aurait également mérité une place ici. Marijan Molé a publié deux petits livres fort intéressants : *L'Iran ancien* (Paris, Bloud et Gay,

1965), et *Les mystiques musulmans* (Paris, PUF, 1965), également épuisés, il est vrai. Eva de Vitray-Meyerovitch (1909-2001) n'est pas non plus citée, alors qu'elle a été une traductrice de textes persans très prolifique.

Cela dit, je ne puis que recommander ce petit livre qui comble en français une lacune importante, et qui contient des pages bien senties concernant la situation souvent déplorable des groupes religieux minoritaires dans ce pays.

André COUTURE
Université Laval, Québec

Pierre GISEL, **Qu'est-ce qu'une religion ?** Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (coll. « Chemins philosophiques »), 2007, 128 p.

Qu'est-ce qu'une religion ? On croit le savoir, affirme l'auteur de ce petit ouvrage. Mais, dans les faits la frontière n'est pas facile à tracer entre religion, spiritualité, sagesse humaine, attitude réceptive à l'égard de tout ce qui dépasse l'humain.

Au cours de l'histoire, nombre de théologiens et de philosophes se sont risqués à définir la religion. Au total, il semble que la religion soit faite de « croyances obligatoires », de préceptes à accomplir, de rites à observer. Elle renvoie habituellement à un Dieu qui prend différentes formes dans l'histoire de l'humanité. La religion imprègne le lien social et donne un ordre sensé au monde, aux pratiques et aux identités humaines.

La société sécularisée, la mise en place d'États laïques, la perte du sens du sacré font en sorte que l'Occident, tout particulièrement, perd de plus en plus ses traditions religieuses. On assiste moins, cependant, à une négation du religieux qu'à un déplacement, un transfert d'un ordre à un autre. Le politique prenant toute la place dans les sociétés modernes, celui-ci devient la religion du plus grand nombre.

Le *New Age* peut servir d'illustration. Dieu perd son statut et les croyances se modifient. Le Grand Tout, dont chacun est une partie, appelle à la divinisation de l'homme par lui-même. La naissance de nouveaux mouvements religieux, comme la scientologie et celui de l'Ordre du Temple solaire viennent renforcer l'idée que Dieu n'est pas mort mais que l'Homme devient dieu ou espère le devenir, par ses propres moyens. Le Dieu personnel est détrôné et remplacé par des énergies cosmiques. La croyance au Dieu personnel et créateur de l'univers n'existe plus. Croire, c'est savoir et ne saurait être autre chose qu'un savoir. En christianisme, le thème de la conversion personnelle (*born again*) avec prééminence de la Bible bouleverse la grande tradition catholique romaine. Toute hiérarchie est abolie. Chacun invente sa voie et accède ainsi au divin.

Cicéron, dans l'Antiquité romaine, donne une première définition classique de la religion. Il s'agit d'un rapport au cosmos, fait de sagesse et de mesure, lié à la condition humaine. Il y a des rites à accomplir, en tel lieu, par chacun, afin d'éviter les catastrophes possibles. Thomas d'Aquin s'inscrit dans la foulée de Cicéron lorsqu'il distingue le *croire* de la religion. Celle-ci relève chez lui d'une « vertu humaine », d'une vertu de sagesse.

Marqué par le christianisme, l'Occident est fondé, tout au contraire, sur un Dieu transcendant, vivant dans l'histoire humaine, l'imprégnant de sa présence. Dieu, le Très Haut, se fait le très bas. Cet héritage de longue durée, inscrite dans la Bible, est fait de mesure. Notre temps ne favorise plus l'acceptation d'un tel arrangement, lui qui ne vit que de dérégulations, de critiques de l'institution,